

QUARANTE-CINQ ANS D'ARCHÉOLOGIE AU YÉMEN, L'ÉMERGENCE D'UNE MÉMOIRE

Christian Darles

LE YÉMEN connaît aujourd'hui une guerre impitoyable où se croisent les intérêts religieux, les enjeux géostratégiques et les conflits sociaux. Eloigné de la richesse des monarchies du golfe, proie incessante de toutes les soifs de pouvoir, c'est surtout à cause de son emplacement exceptionnel face à l'Afrique, point de contrôle du débouché de la mer Rouge, que cette population souffre d'un conflit fratricide dans lequel les puissances étrangères, y compris occidentales, sont largement impliquées. Le pays est si pauvre que tout dérèglement entraîne des catastrophes considérables auxquelles s'ajoutent de la part des puissances riveraines la volonté de l'affaiblir financièrement et surtout culturellement. Peuplé de plus de 26 millions d'habitants, le pays a une histoire complexe qui peut expliquer les convoitises régulières dont il a été l'objet. Dès 24-26 avant notre ère, l'empereur Auguste envoie une légion conquérir ce pays, ce fut un fiasco. Quelques siècles après, ce sont les Perses, puis les Byzantins, plus tard encore les Portugais, les Ottomans et les Britanniques en lutte pour le contrôle du détroit du Bab el Mandeb contre les Français installés à Djibouti. Aujourd'hui une coalition menée par l'Arabie Saoudite et les Emirats bombarde le pays, tuant des milliers de personnes et détruisant ce qui fait la fierté de ce peuple, son passé, sa culture et sa mémoire.

A la fin des années soixante, il y a 45 ans environ, l'isolement du Yémen prenait fin. Les britanniques qui maîtrisaient le sud du pays depuis 1849 – les rives de l'océan Indien et son hinterland – se retiraient, remplacés par une jeune garde progressiste qu'ils avaient formée à Cambridge et Oxford. L'imamat du nord – les hauts plateaux et les rives de la mer Rouge – lointain successeur des colonisateurs ottomans, laissait la place à une république, soutenue un temps par l'Égypte de Nasser. Les deux républiques,

en conflit larvé permanent, déployèrent toutes leurs énergies pour transformer le pays en créant des routes, des écoles, l'eau courante et une infrastructure hospitalière. Cela s'accompagnait de la mise sur pied d'une administration, souvent en lutte avec les pouvoirs tribaux, qui allait restructurer ce sud isolé de la péninsule arabique. En 1990, la réunification des deux républiques, logique en soi, fut l'aboutissement momentané de ces avancées politiques et culturelles. L'impulsion était donnée par de grands savants impliqués dans le devenir de leur pays, tout particulièrement dans le champ de l'archéologie, des musées et de l'étude des manuscrits. Au nord, c'est le qâdî Ismâ'il al-Aqwa', ancien révolutionnaire des premières luttes de 1948 contre l'imam, qui, avec le premier ministre al-Iryani, mena cette lutte de tous les jours. Au sud, dirigé par des intellectuels progressistes, 'Abd Allâh Muhayriz et Muhammad 'Abd al-Qader Bâ-faqîh, tous les deux diplomates émérites, vont créer une véritable politique archéologique en faisant appel aux missions étrangères tant pour les recherches de terrain que pour la formation de leurs futurs cadres.

Les recherches archéologiques au Yémen avaient pourtant débuté bien plus tôt. Dès le XIX^e siècle, les institutions savantes européennes, sans nier leurs liens avec le colonialisme de l'époque, comme l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de Paris ou l'Académie des Sciences d'Autriche avaient envoyé des érudits, aventuriers de l'extrême, pour affronter ces contrées inhospitalières. Les Arnaud, Halevy, Glaser côtoyèrent alors les marchands, comme par exemple à Aden les frères Bardey de Lyon – qui employaient un « certain Rimbaud se disant négociant » – et d'autres aventuriers, artistes de passage comme Bartholdi, le créateur de la Statue de la Liberté à New-York ; plus tard on retrouvera Montfreid, Kessel, Jules Barthoux (René Clément accompagnera cet explora-

teur orientaliste et en ramènera un film en couleur qui est aujourd'hui un document exceptionnel.), et tant d'autres. Certains de ces savants sont décédés, assassinés, d'autres ont pu revenir avec des objets magnifiques, du mobilier archéologique et surtout de nombreuses copies, sous forme d'estampage, d'inscriptions gravées sur les pierres des monuments. Ces premiers chercheurs, isolés, s'intéressent tout particulièrement aux inscriptions qu'ils ramènent en Europe en grande quantité – peu exposées, on les retrouve dans les réserves de tous les grands musées européens. La langue dite sudarabique provient, par emprunt, du nord de la péninsule ; il s'agit d'une langue consonantique sémitique qui apparaît au début du premier millénaire avant Jésus-Christ. Elle fut déchiffrée très peu de temps après la découverte d'un texte de dix lignes, en 1834 par des marins d'un équipage militaire britannique qui faisaient halte à Bir Ali, au pied du fort du Corbeau¹. Le savant allemand Heinrich Wilhelm Gesenius proposa alors un premier déchiffrement avec l'aide de son élève Emil Rödiger. Ce fut le début des études dites de sabéologie.

1 On doit la première copie d'inscription à Ulrich Seetzen, en 1810, à Zafâr, capitale du royaume de Himyar au début de notre ère. Il y laissera sa vie et ne put recopier que cinq estampages.

Ce pays est connu depuis la plus haute antiquité en Egypte, en Grèce, à Rome, en Perse ; il est appelé « Arabie heureuse » pour la pluie de ses moussons. Sa production d'aromates et ses richesses emplissent la Bible, et, dit-on, le roi Salomon lui-même aurait été séduit par une de leurs reines, la légendaire reine de Saba. Il s'agit d'un territoire montagneux (3800 m d'altitude), vert, fertile, prospère et tempéré, entouré de zones désertiques comme le Rub al-Khali au centre du territoire ou les plaines côtières de la Tihama de la mer Rouge et de l'océan Indien. Plusieurs pouvoirs, dont les royaumes de Saba, du Hadhramawt et de Qataban, se répartirent ce territoire afin de contrôler le marché de l'encens en organisant de grandes caravanes qui arrivaient jusqu'à Petra puis Palmyre et Gaza. Outre l'encens et la myrrhe, le Yémen est aussi connu depuis plus de deux mille ans pour produire le meilleur des miels du monde, pour avoir inventé le café de Moka et pour disposer d'immenses réserves de sel dans des mines à ciel ouvert. Sur les côtes, l'exploitation halieutique fournit encore des tonnes de sardines mises à sécher pour fournir l'alimentation du bétail des zones arides et désertiques. De plus, si le Yémen est au cœur de la production de ces aromates de luxe forts prisés sur les bords de la mer Méditerranée, il est aussi un pays de transit maritime avec les Indes et l'Extrême-Orient. Aujourd'hui, sa maîtrise du dé-



Fig. 1 : La muraille de Naqab al-Hajjar

troit resserré du Bab al-Mandeb lui permet d'ouvrir l'œil sur plus de 15% du trafic maritime mondial soit près de 4 millions de tonnes de barils de pétrole et 90% de l'approvisionnement japonais.

La première véritable mission archéologique a lieu en 1928 à al-Huqqa, à vingt kilomètres au nord de Sanaa, sur les hauts plateaux, à plus de 2200 m d'altitude. Elle est menée par les allemands Carl Rathjens et Hermann Von Wissmann. Ils dégagent un sanctuaire important. En 1936, alors que les troupes britanniques du major Hamilton, futur Lord Belhaven, atteignent pour la première fois la ville de Shabwa, capitale du royaume du Hadhramawt, plus à l'est, à Hureidah, sur les rives d'un affluent du wadi Hadhramawt, trois aventurières – Freya Stark, Eleanor Gardner et Gertrud Caton-Thompson – fouillent un autre lieu de culte important et démontrent l'existence d'une préhistoire yéménite. Pour la première fois, elles s'intéressent au contexte environnemental et publient une approche novatrice de l'irrigation antique. Nous noterons le passage rapide après la deuxième guerre mondiale, de deux chercheurs de l'université du Caire (Fakhry et Tawfiq) qui passent dans le Jawf yéménite, à Ma'rib et à Sirwah. Il faut remercier l'ensemble de ces chercheurs pour nous avoir laissé plusieurs publications qui continuent de faire autorité.

En 1951, une mission américaine de l'American Foundation for the Study of Man, dirigée par Wendell Phillips va employer les grands moyens pour étudier la capitale du royaume de Qataban, Tamna', et sa nécropole Hayd bin 'Aqil. Les conditions locales sont tendues et même dangereuses. La démesure du matériel mis en œuvre, sur le modèle des fouilles de Taxila et de Mohenjo Daro dans la vallée de l'Indus, alliée aux compétences dont il s'entoure, le R.P. James, Gus van Beek, D. Cleveland..., permettent à W. Phillips de fouiller un quartier au nord de la porte sud, d'étudier le « Tamna Temple 1 » aujourd'hui plutôt considéré comme un palais, de récupérer de nombreux documents épigraphiques et de collecter une somme impressionnante de statues de bronze et d'albâtre. Peu de résultats ont été portés à la connaissance de la communauté scientifique par cet « Indiana Jones » parfois plus intéressé par le pétrole que par l'archéologie. Cependant, on doit à Gus van Beek la publication du grand sondage stratigraphique réalisé à quelques kilomètres plus au sud de la capitale, à Hajar bin-Humaid. La chronologie alors dégagée par la fouille impressionnante du tell est toujours d'actualité et n'a pas encore été remise en question, elle est même confirmée par les stratigraphies mises en évidence par les Italiens – Yala, Baraqish extra-muros, Baraqis intra-muros – et par les deux sondages



Fig. 2 : Le fortin de Husn el Hurr e Hadhramawt



Fig. 3 : Le môle sud de la grande digue de Marib

français de Shabwa. Gus van Beek eut le mérite, également, d'être le premier à s'intéresser à l'architecture et aux techniques de construction. En 1952, les américains et leurs grands moyens investissent la capitale du royaume de Saba, Ma'rib. Ils s'intéressent bien entendu à ce qui peut être le plus spectaculaire, c'est-à-dire le sanctuaire confédéral du royaume, le temple ovale 'Awwam. Cet édifice est, avec la grande digue située quelques kilomètres plus à l'ouest, l'édifice le plus emblématique de l'Arabie du Sud antique. Il ne disparaîtra d'ailleurs en tant que tel qu'avec l'apparition de l'Islam au début du VII^e siècle de notre ère². La fouille en cours ne déboucha pas et se termina plutôt au son des claquements des Winchester américains et des vieilles pétoires de la Manufacture d'Armes de Saint-Etienne. La mission dut, pour des raisons tribales et politiques, battre en retraite en laissant tout le matériel (*impedimentum*) sur place.

Ces quelques opérations archéologiques ne sont l'objet que d'aventurier(e)s souvent autodidactes, sans qu'une véritable politique culturelle patrimoniale soit mise en place. C'est donc dans les années 1970, époque où les pays occidentaux et l'Union Soviétique, renouent des liens politiques avec les deux Yémen, si proches et si éloignés, que les premières recherches

archéologiques coordonnées voient le jour. Liées aux implications politiques et culturelles développées par les ambassades soumises à leurs ministères de tutelle respectifs, et surtout par les autorités locales qui se dotent d'une véritable administration (certes centralisée), les recherches deviennent programmées, les prospections généralisées et l'accueil systématique de stagiaires sur le terrain et de doctorants boursiers dans les universités étrangères.

Tout d'abord, on doit à l'Unesco, l'envoi sur le terrain de scientifiques compétents. Piotr Grjaznevich (Académie des Sciences de l'URSS), en 1971, arpente le Nihm au nord de Sanaa, Paolo Costa, le romain, l'accompagne. Ce dernier se consacrera rapidement au Musée National de Sanaa qu'il va réorganiser en profondeur ; il sera à l'origine de la découverte des manuscrits les plus anciens du Coran, emmurés dans la grande mosquée de la ville. L'anthropologue Joseph Chelhod, français, monte une mission importante à laquelle il joint Lucien Golvin (spécialiste de l'architecture islamique), il s'intéresse aux rituels des sociétés locales archaïques, aux sacrifices et aux traditions religieuses préislamiques et arabes. Parallèlement et à son invitation, un préhistorien Roger de Bayle des Hermens entame une série d'explorations auxquelles il va associer Patrice Richard et Danilo Grébenart. De leur côté, les archéologues italiens dirigés par G. Garbini mènent des prospections sur les hauts pla-

2 Nous reparlerons de ce sanctuaire, aujourd'hui fouillé par Merylin Phillips, petite sœur de Wendell, toujours avec l'American Foundation for the Study of Man.



Fig. 4 : Le palais royal de Shabwa

teaux et découvrent des obsidiennes taillées. Le Premier ministre yéménite, en 1971, suite à une invitation à Paris par le gouvernement français, charge M^{lle} Jacqueline Pirenne d'entreprendre une fouille au Yémen du Nord, accompagnée de Christian Robin et de Guy Annequin. La lenteur administrative ne permettra à cette équipe que de procéder à des prospections au sud de Sanaa en direction de Hûth et de Zafâr. De 1973 à 1978, Christian Robin va mener toute une série de recherches de terrain à al-Mi'sâl, à Ma'rib et dans le Jawf. En 1978, Philippe Guillem³, responsable de l'Archéologie au Ministère des Affaires Etrangères, lui propose de créer une mission archéologique au Yémen du Nord (MAFRAY). Dès l'automne, deux équipes se mettent en place, l'une consacrée à l'antiquité, l'autre au patrimoine médiéval islamique. La première mission (Christian Robin, Rémy Audouin et Jean-François Breton) va conduire un enregistrement systématique des inscriptions du Jawf et de la province d'al-Baydâ. Un nombre impressionnant de sites sont étudiés et relevés dans ces deux régions, étant entendu que seuls les vestiges visibles étaient répertoriés en l'absence de dégagements ou de fouilles. La deuxième, avec Marie-Christine Danchotte, avec Madeleine Schneider dans un pre-

3 Philippe Guillemⁱⁿ fut l'acteur décisif au Ministère des Affaires Etrangères à Paris. Sous son impulsion le nombre de missions archéologiques s'est accru considérablement et, surtout, il a su trouver des financements généreux pour chacun d'elles.

mier temps puis avec Bernard Maury et Solange Ory ensuite, va se consacrer à la mosquée zaydite de Zafâr dhî Bîn en préparant et réalisant un projet de protection et de valorisation. La mosquée de Radâ' al-'Amirriyya, sera également étudiée, comme celle d'al-Asnâf – la mosquée 'Abbâs.

En 1974, au Sud-Yémen est créée, à la demande du jeune pouvoir, une mission archéologique française consacrée à la capitale Shabwa. Jacqueline Pirenne, directrice de recherches au CNRS, en prend la direction avec Jean Deshayes de Paris 1 – Panthéon Sorbonne. Deux ans après, Jean-François Breton remplace J. Pirenne ; la mission archéologique de Shabwa durera jusqu'en 2002, se déplaçant parfois dans d'autres régions quand la capitale antique ne pouvait plus être atteinte. La mission devenue pluridisciplinaire avec des géographes (Pierre Gentelle) et des préhistoriens (Marie-Louise Innizan) va étudier les nombreux sites de la vallée du wadi Hadhramawt, la région du Djebel al-Nissiyin, le wadi Marha et la capitale du royaume d'Awsan, Hajar Yahir, puis, avec les archéologues américains, le site de Hajar am-Dhaybiya dans la vallée du wadi Dura où une fouille de sauvetage avait précédemment permis la découverte de tombes royales intactes.

En 1976, se tient la première conférence internationale sur le Yémen antique consacrée au grand savant

yéménite al-Hasan al-Hamdânî (dont c'est le millénaire) et, en 1981, le premier colloque international dédié à l'histoire du Yémen (il y en aura six) ; Maxime Rodinson et Josef Van Ess sont alors présents. L'année suivante est créé le Centre Français d'Etudes Yéménites, il accueille les différentes missions françaises qui se succèdent, également il reçoit les équipes italiennes qui n'auront jamais de locaux à Sanaa. Rémy Audouin en devient le grand ordonnateur ; ce centre s'occupe des relations avec les autorités yéménites et se dote d'une importante bibliothèque multilingue fréquentée par les étudiant-e-s de l'université de Sanaa. Aujourd'hui, il a élargi ses centres d'intérêts en abordant la géographie urbaine, la politique et la sociologie. Il est actuellement positionné à Kuwait-City.

Dès 1989 est créée une mission consacrée aux études de l'art rupestre. Dirigée par Michel Garcia, cette mission, grâce à Madiha Rachad, va prospecter les régions de Saada et de Radâ'. La même année, la mission Qatabân est organisée à la suite d'une grande réunion internationale tenue à Aden. Muhammad Bâfaqîh, épigraphiste de renom, historien et ancien ambassadeur notamment auprès de l'Unesco à Paris, souhaite une étude exhaustive des inscriptions du royaume de Qatabân. Les premiers efforts se concentrent dans

les vallées des wadis Bayhân, Dura' et Harib ainsi que dans la région d'al-Baydá'. Cette mission réunit des archéologues français et italiens (Alessandro de Maigret) et se consacre sur les fouilles de la ville de Tamna'. Les français en parallèle travaillent à la limite des hauts plateaux à Hasî. Egalement avec Bruno Marcolongo, un géographe italien, Marie-Louise Inizan et Serge Cleuziou réfléchissent sur l'immense unité géographique Jawf-Hadhramawt. Ils relèvent plusieurs dizaines de sites préhistoriques. Au même moment, Michel Mouton met en place la mission archéologique Jawf-Hadhramawt. Avec Anne Benoist et de jeunes archéologues, il va consacrer ses efforts au site de Makaynun et à la basse vallée du wadi Hadhramawt.

De 1988 à 1990, J.-F. Breton réalise une mission dans le Jawf qui permet d'exhumer un petit sanctuaire en excellent état, le temple des Banât 'Ad à as-Sawdá'. Ce temple, dont la maquette est superbement installée au Musée National de Sanaa', a fait l'objet d'une anastylose partielle par Gérard Robine. Les recherches concernant le monde islamique sont reprises par Axelle Rougeulle et Claire Hardy-Guilbert dès 1996 ; elles vont arpenter la côte du golfe d'Aden et fouiller le port de Sharma. En 2005, Roberto Machiarelli, de



Fig. 5 : Le sanctuaire Awwam à Marib

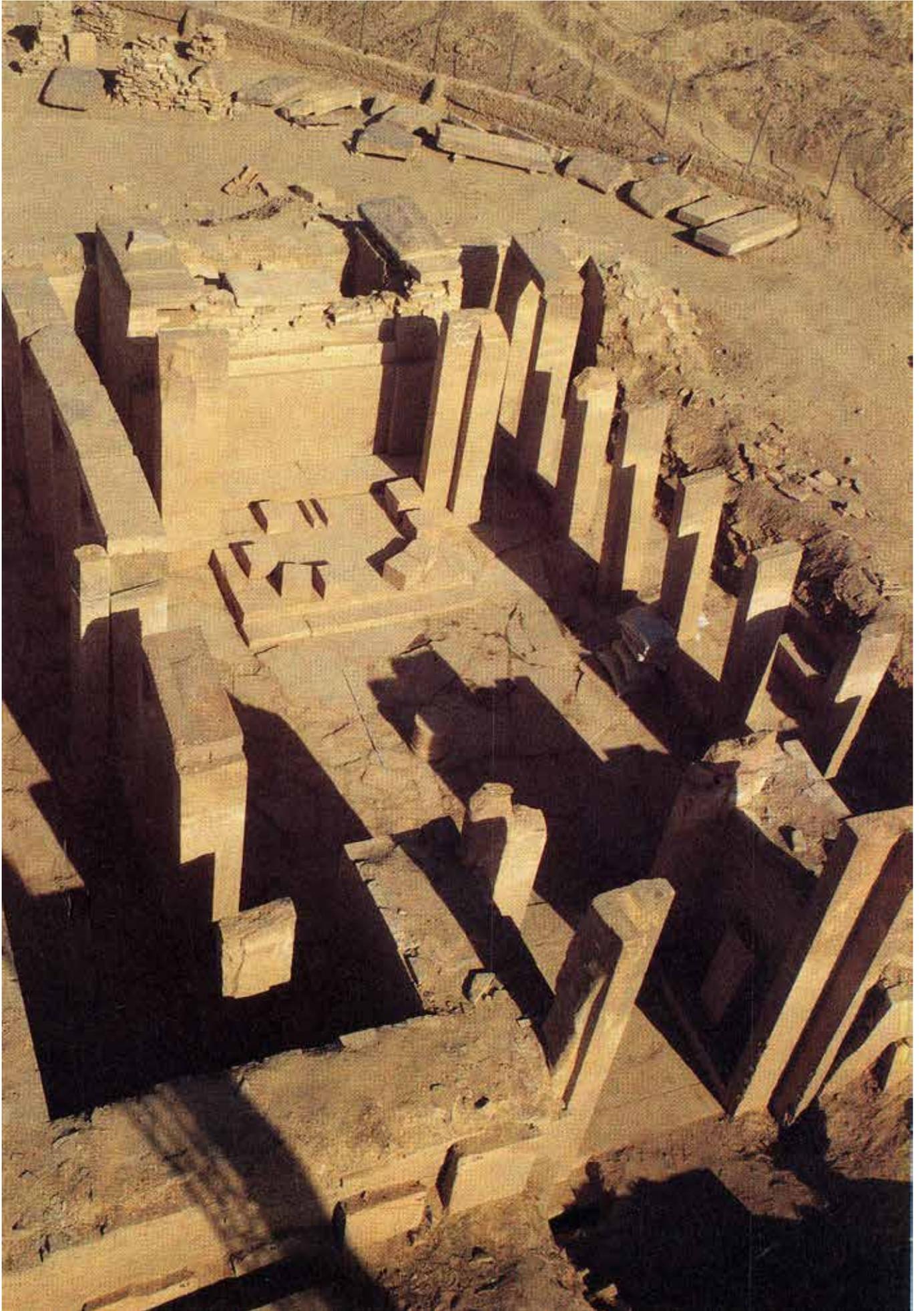


Fig. 6 : Le temple des Banât 'Ad à As-Sawda

l'université de Poitiers et du Musée National d'Histoire Naturelle de Paris, part à la recherche des premiers habitants du sud de la péninsule. A la même époque Florent Téreygeol étudie la mine d'argent de Jabalî, sur le piémont des basses-terres du Yémen.

Le nombre, la diversité et la richesse des travaux menés par les missions archéologiques françaises restent impressionnants mais malheureusement insuffisants. Peu de fouilles ont pu être menées extensivement et les pilleurs sont toujours plus rapides que les scientifiques. Ainsi, Mounir Arbach et Rémy Audouin vont réaliser, en 2004, une trop courte mission de sauvetage qui va permettre, grâce à l'Unesco et au Fond Social de Développement, de sauver plusieurs milliers d'objets rachetés par le Musée National. Ils ne pourront que constater les dégâts irréparables subis par des monuments majeurs encore inconnus au cœur de la ville d'as-Sawdâ'. La réalisation d'un important gazoduc a également autorisé une mission franco-allemande d'archéologie préventive (Rémy Crassard et Holger Hitgen), entre le désert et la côte de l'océan Indien.

Ces activités des scientifiques français sont à rapprocher des travaux menés par la communauté internationale. Les missions archéologiques sont en contact permanent entre elles. A plusieurs reprises, les missions ont été polycéphales. De 1979 à 2010, époque de relative stabilité, les missions ont toujours été menées par des équipes qui intégraient et formaient les collègues yéménites, aujourd'hui bien isolés. Chaque année, cependant, des colloques sont organisés et regroupent la cinquantaine de chercheurs concernés par l'antiquité de l'Arabie du Sud, tout particulièrement les Rencontres Sabéennes qui, en juin 2017 se tiendront à Toulouse.

Un panorama des travaux menés par les missions étrangères doit être mentionné ci-dessous. De nombreux travaux de terrain ont donc été menés jusqu'en 2010 en parfaite entente avec les institutions yéménites qu'il faudra toujours remercier.

Les archéologues italiens ont mené des missions de prospections sur les hauts plateaux. Une fouille importante à Yala, en amont de Marib', a permis de créer une séquence chronologique fondamentale et souligné l'importance de l'habitat en contrepoint de l'architecture monumentale et spectaculaire. Ils ont travaillé dans la Tihama et surtout dans le Jawf à Baraqish, site aujourd'hui partiellement détruit par les bombardements saoudiens, au sein duquel ils ont non seulement dégagé deux temples importants mais

également réalisé des sondages stratigraphiques fondamentaux. Une mission franco-italienne a étudié la capitale de Qataban, Tamna ainsi que sa nécropole précédemment dégagée par les américains en 1951. Une autre mission conjointe s'est concentrée sur le temple de Yéha dans le Tigray éthiopien ; cet édifice a selon les chercheurs été réalisé sur la base, minéenne, de modèles d'Arabie du Sud.

Les scientifiques allemands, après de nombreuses prospections menées dès la fin des années soixante-dix par Jürgen Schmidt, ont repris l'étude de la ville de Ma'rib, en se concentrant sur la grande digue submersible citée dans le Coran, sur les fortifications urbaines et la nécropole du temple Awwâm. Après avoir travaillé sur les systèmes d'irrigation du wadî Marha, ils ont organisé l'étude complète de l'acropole de la petite ville de Sirwah avec ses temples impressionnants. Dans la région d'Aden, à Sabr', ils ont étudié les ruines d'un centre urbain important témoignant d'une civilisation particulièrement précoce. Sur les hauts plateaux, le site montagneux du Jabal al 'Awd a fait l'objet de recherches importantes qui ont permis d'exhumer de splendides objets d'époque hellénistique.

Les missions russes, qui ont succédé aux soviétiques, ont pris en charge l'étude pluridisciplinaire de l'île de Socotra. Après d'importantes prospections en Hadhramawt, le choix de la ville antique de Raybûn a permis à Alexander V. Sedov de réaliser des travaux novateurs concernant l'architecture religieuse.

Les Américains, après leurs exploits des années cinquante, ont repris avec l'AFSM ressuscitée, la fouille du grand sanctuaire ovale de Ma'rib, le temple Awwam, aujourd'hui dirigée par Zaydoon Zaid. Ils ont fouillé de manière extensive au sud de Ma'rib, dans le wadi al-Juba, ainsi qu'en Hadhramawt (Salma al-Radi à Juja au nord de Shibam) et dans la région de Dhamar (Krista Lewis et Lamya Khalidi).

Les chercheurs britanniques et canadiens se sont plus particulièrement consacrés à la géoarchéologie des Hauts Plateaux et aux plaines désertiques de la Tihama sur les bords de la mer Rouge (E. Keal). L'étude du temple de Hamid par Carl Phillips a démontré l'existence d'une présence sabéenne bien loin de sa terre d'origine.

Certains pays n'ont pas hésité, sur le modèle du CFEY devenu Centre Français d'Archéologie et de Sciences Sociales (CEFAS) après son ouverture sur les pays limitrophes, à créer leurs propres centres de recherche,

tout particulièrement les Américains avec l'American Center for Yemeni Studies, la San'a' Abteilung du département oriental du Deutsches Archäologisches Institut.

Quel avenir pour l'archéologie au Yémen ? Depuis 2010, plusieurs missions se sont décentralisées dans les pays limitrophes, par exemple les Italiens (Alessandra Avanzini) à Khawr Rôri dans le Dhofar omanais. Les Allemands ont repris l'étude des sites d'Axsum et de Yéha en Ethiopie ainsi que le temple de Wuqro, alors que les Français étudient dans la même province les sites de Wakarida (Iwona Gajda) et de Mékélé (Jean-François Breton). Les chercheurs français ont surtout entamé de nombreuses prospections en Arabie Saoudite notamment à Najran et une fouille programmée de la ville de Yamama à al Kharj. Pendant ce

temps, nos jeunes collègues yéménites tentent malgré les conditions difficiles de mener des recherches sur les hauts plateaux, vers Dhamar et Sanaa'-Thula. Ils rencontrent surtout toutes sortes de difficultés à se déplacer et rejoindre nos réunions à l'étranger. Si l'archéologie est en retrait, ces dernières années, on ne peut pas en dire autant de l'épigraphie, car le corpus des inscriptions récoltées durant les dernières décennies n'est pas encore traduit, publié et analysé. A ces recherches doivent être rajoutées les aides fournies par l'Unesco et ses experts internationaux pour l'inscription au patrimoine mondial des villes de Shibam, Sanaa', Zabib et du site de l'île de Sacotra. L'Unesco, ces derniers mois, tente d'aider la direction de l'archéologie et des musées de Sanaa' afin de créer une importante banque de données rassemblant les quarante dernières années de recherches archéologiques.

BIBLIOGRAPHIE

Breton, Jean-François, *L'Arabie heureuse au temps de la reine de Saba*, Hachette, coll. La vie quotidienne, Paris, 1998.

Charloux, Guillaume & Schiettecatte, Jérémie, *Yémen, Terre d'Archéologie*, CEFAS – Geuthner, Paris-Sanaa, 2016.

Schiettecatte, Jérémie, *D'Aden à Zafar, villes d'Arabie du Sud préislamique*, De Boccard, coll. Orient & Méditerranée / Archéologie, n°6, Paris, 2011.

Robin, Christian & Vogt, Burkhard, (éds), *Yémen, au Pays de la Reine de Saba*, Catalogue d'exposition de l'Institut du Monde Arabe, Paris, Flammarion, 1997.

CRÉDITS PHOTOS

Mission archéologique française au Yémen